



Analyse d'un délire épistolaire : les « lettres de folie » de Charlotte de Belgique

André Bénit

Universidad Autónoma de Madrid  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.103064>

Recibido: 22/06/2025 • Aceptado: 14/01/2026

FR Résumé : Fin juillet 1867, Charlotte de Belgique, épouse de Maximilien de Habsbourg, est rapatriée en Belgique, après avoir passé près de neuf mois à Miramar où elle s'était réfugiée au lendemain de l'échec de sa mission auprès de Napoléon III et de Pie IX qu'elle n'a pu convaincre de continuer à appuyer leur empire au Mexique. C'est probablement dans la Ville Lumière et dans la Ville éternelle que se sont manifestés les premiers signes de sa dégradation mentale. Jusqu'à sa disparition en janvier 1927, elle séjournera tantôt à Laeken tantôt à Tervuren, puis, durant une cinquantaine d'années, au château du Bouchout. Le 10 décembre 1868, elle fait un rêve étrange qui déclenche un saut dans sa paranoïa et la pousse à rédiger entre février et juin 1869 quatre cents « lettres de folie » et nonante billets qui révèlent le fond de sa pensée ainsi que les obsessions qui la tourmentent.

Mots clés : Charlotte de Belgique ; Maximilien ; Léopold II ; Laeken ; Tervuren ; Bouchout ; lettres de folie.

ES Análisis de un delirio epistolar: las “cartas de la locura” de Carlota de Bélgica

Resumen: A finales de julio de 1867, Carlota de Bélgica, esposa de Maximiliano de Habsburgo, fue repatriada a Bélgica tras pasar casi nueve meses en Miramar, donde se había refugiado tras el fracaso de su misión ante Napoleón III y Pío IX, a quienes no había podido convencer de que siguieran apoyando su imperio en México. Probablemente fue en la Ciudad de la Luz y en la Ciudad Eterna donde aparecieron los primeros signos de su deterioro mental. Hasta su muerte en enero de 1927, residió en Laeken y Tervuren y, después, durante unos cincuenta años, en el castillo de Bouchout. El 10 de diciembre de 1868 tuvo un extraño sueño que desencadenó un agravamiento de su paranoia y la llevó a escribir cuatrocientas “cartas de la locura” y noventa notas entre febrero y junio de 1869, revelando las profundidades de su pensamiento y las obsesiones que la atormentaban.

Palabras clave: Carlota de Bélgica; Maximiliano; Leopoldo II; Laeken; Tervuren; Bouchout; cartas de la locura.

ENG Analysis of an Epistolary Delirium: Charlotte of Belgium's “Letters of Madness”

Abstract: At the end of July 1867, Charlotte of Belgium, wife of Maximilian of Habsburg, was repatriated to Belgium after spending almost nine months in Miramar, where she had taken refuge following the failure of her mission to Napoleon III and Pius IX, whom she had been unable to convince to continue supporting their empire in Mexico. It was probably in the City of Light and the Eternal City that the first signs of her mental deterioration appeared. Until her death in January 1927, she stayed in Laeken and Tervuren, and then for some fifty years at the castle of Bouchout. On 10 December 1868, she had a strange dream that triggered a sharp intensification of her paranoia and led her to write four hundred ‘letters of madness’ and ninety notes between February and June 1869, revealing the depths of her thought and the obsessions that tormented her.

Key words: Charlotte of Belgium; Maximilian; Leopold II; Laeken; Tervuren; Bouchout; letters of madness.

Sommaire : 1. Le retour au pays. 2. En séjour à Tervuren et à Laeken. 3. Les « lettres de folie ». 4. Épilogue.

Cómo citar: Bénit, André. (2026). « Analyse d'un délire épistolaire : les “lettres de folie” de Charlotte de Belgique ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 41(1), 105-112. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.103064>

1. Le retour au pays

Le 31 juillet 1867, le train qui, de Miramar où elle vient de passer près de neuf mois après ses déboires parisiens et vaticanesques, respectivement auprès de Napoléon III et de Pie IX, rapatrie Charlotte de Belgique dans son pays natal, termine sa course dans la petite gare de Groenendael, au cœur de la belle forêt de Soignes (Defrance, 2012). De là, une voiture emmène la reine Marie-Henriette et la princesse au palais de Laeken où les attend le roi Léopold II : « Quel contraste entre la pauvre femme qu'on ramenait ainsi furtivement, silencieuse et morne, avec la brillante Princesse dont la jeunesse et l'intelligence avaient embelli ces lieux ! », commente la comtesse Hélène de Reinach Foussemagne (1925 : 355).

2. En séjour à Tervuren et à Laeken

Charlotte y séjournera une semaine avant d'être transférée à Tervuren, ancienne résidence d'été de la famille royale belge, où elle sera traitée en authentique souveraine. Elle y dispose en effet d'une cour complète : le personnel du château ne comprend pas moins de trente-sept personnes dont cinq laquais préposés à la table. Toutefois, cette résidence d'été n'étant pas adaptée aux rigueurs de l'hiver belge, la princesse est réintégrée dans le milieu familial de Laeken où elle occupe, ravie, les anciennes chambres de ses frères, Léopold et Philippe, situées au premier étage. Elle y restera quelque dix-neuf mois, du 9 octobre 1867 au 1^{er} mai 1869. C'est là qu'à la mi-janvier 1868, elle est enfin informée de la mort de son mari, Maximilien de Habsbourg, exécuté par les républicains mexicains le 18 juin 1867 à Querétaro, au *Cerro de las Campanas*.

Dans ses réponses aux nombreuses lettres de condoléances qui lui parviennent, la jeune veuve d'à peine vingt-sept ans s'exprime fort naturellement et paisiblement, livrant ses sentiments sur la fin très belle et chrétienne de son époux, telle qu'elle lui fut relatée par Monseigneur Victor-Auguste Dechamps, qui fut son directeur de conscience quand elle était enfant et qui récemment a été nommé archevêque de Malines et primat de Belgique, ensuite par Frédéric Hoorickx, le jeune diplomate belge qui s'est entretenu avec l'empereur du Mexique quelques jours avant son exécution et qui a été chargé par celui-ci de remettre à Charlotte son testament et sa montre, ce qu'il fait avec une vive émotion.

Aux dires de son entourage, la commotion provoquée par la terrible nouvelle, mais atténuée par la pensée que la fin de Maximilien fut glorieuse, semble avoir produit, dans un premier temps du moins, un effet plutôt salutaire sur l'état de l'impératrice qui supporte le coup beaucoup mieux que ses proches ne s'y attendaient. En témoigne la lettre quasi mystique qu'elle écrit, le 28 janvier 1868, à Denise Grimoard de Beauvoir du Roure de Beaumont, comtesse d'Hulst, qui fut l'une de ses dames de compagnie après le décès, en 1850, de la reine Louise d'Orléans, et dont nous ne citerons qu'un extrait bref, mais combien éloquent :

Comme vous le dites, Dieu seul a des consolations pour de telles pertes qui brisent en un jour le bonheur de toute la vie. Priez-le bien pour moi, priez-le pour celui qui, pendant dix ans, m'a rendue heureuse, priez-le pour que j'accomplisse toujours sa sainte volonté.

Lorsque je me reporte à ce soir qui précéda mon mariage et que je passai avec vous, combien étais-je loin de prévoir que toutes ces joies dussent être si courtes, cette union si tôt rompue ! Dieu sait ce qu'il fait. Sans doute qu'il lui a semblé que mon bien-aimé Empereur avait déjà mérité l'éternité et qu'il a voulu ne pas lui faire attendre la récompense. Certainement, il est impossible de voir une fin plus belle et plus chrétienne, qui même, s'il est permis de faire cette comparaison, ait eu plus de rapport avec le sacrifice accompli sur le Calvaire.

Si les hommes traitèrent ainsi le Fils de Dieu, comment s'étonner qu'ils n'aient pas épargné non plus celui des Rois, dont le seul crime aussi avait été de faire le bien et de se dévouer pour le salut des autres ?

Priez donc toujours pour moi, ma chère Comtesse. (cité par Reinach, 1925 : 363-367)

Comme le commente le docteur Émile Meurice, si « le processus de deuil va faire passer calmement les six premiers mois de veuvage » (Meurice, 2005 : 45), par après la situation se dégradera rapidement. En effet, dans les semaines suivantes, l'évolution mentale de l'impératrice subira un brusque revirement, et les excentricités de toutes sortes se multiplieront. Ainsi, au tournant des années 1868-1869, Charlotte, rattrapée par son délire de persécution et d'empoisonnement, entre-t-elle dans une nouvelle phase de désordres mentaux. Son état psychique évoluera d'autant plus vite qu'elle a fait, le 10 décembre 1868, un rêve, « [non] pas dans son acception vulgaire, mais dans celle de songe qui est une lumière qui se fait sur l'avenir dans le sommeil, que la raison sanctionne, et dont l'âme reçoit un ineffable ravissement » (cité par van Ypersele, 1995 : 53), écrira-t-elle le 24 mars 1869 à Charles Loysel, un officier français qui fut chef de cabinet de Maximilien et qui épaula Charlotte lors de ses régences au Mexique.

Ledit rêve, qui déclenchera un saut dans sa paranoïa, contient deux révélations. D'une part, Charlotte y apprend que Maximilien est vivant, qu'il a été sauvé de la mort par Loysel à Querétaro, qu'il est retenu à Londres, que ce n'est donc pas son cadavre, mais un simulacre en bois, qui a été envoyé en Europe et qui repose dans la chapelle des Capucins à Vienne. Raison pour laquelle, le 3 mars 1869, elle lui écrit une lettre débordante de tendresse :

Mon bien-aimé, Vous ayant miraculeusement retrouvé, la Providence conduira aussi ces lignes jusqu'à vous pour vous assurer de mon tendre et constant attachement. Mes pensées et mon cœur ne cessent de vous appartenir et vous complèterez mon bonheur lorsque je recevrai une ligne de vous qui me prouvera que toujours unis dans une même affection nous avons récupéré la possibilité

matérielle de nous la témoigner et de jouir de nouveau de son expansion. (cité par van Ypersele, 1995 : 33)¹

Comme l'indique l'historienne Laurence van Ypersele, nul doute que « l'aventure mexicaine et son échec à Querétaro sont l'obsession de Charlotte, son cauchemar. Un événement sans cesse nié à travers des délires de plus en plus extravagants » (van Ypersele, 1995 : 55).

D'autre part, ce même rêve l'a informée que Napoléon III a mandaté Charles Loysel et huit autres officiers français à Bruxelles pour la délivrer et la conduire à Paris. Dès lors, sa confusion mentale croissant vertigineusement et son inhibition volant en éclats, deux phases contradictoires s'entremêlent dans l'esprit de Charlotte : la destruction de son ancienne personnalité et la construction d'une nouvelle structure mentale. En témoignent ces lignes de Léopold II à la reine Victoria, fin 1868 :

La pauvre Charlotte va de mal en pis. Elle désire à tout prix le trône d'Espagne. Il faut fermer toutes les portes et exercer une surveillance constante sur elle. Ma pauvre sœur s'imagine que Max n'est pas mort et qu'il est enfermé en Angleterre ; elle lui écrit sans cesse et lui a envoyé des cadeaux. L'état lamentable de Charlotte m'attriste beaucoup. (cité par Meurice, 2005 : 45)²

En effet, quoi de plus normal pour elle, dans de telles circonstances, que de solliciter un trône vacant et, de la sorte, de se dédommager d'avoir perdu celui du Mexique ? Assurément, Charlotte rejette à tout jamais la personne qu'elle était avant son mariage et ne supporte plus qu'autrui se mêle d'arbitrer sa vie. Face à une quelconque attitude autoritariste, une solution s'impose désormais à elle : « la fuite. Si les bizarreries de Charlotte se multiplient, elles sont toujours liées à un dessein inébranlable : recouvrer sa liberté afin de réaliser la destinée qui est la sienne » (Paoli, 2008 : 271-272). Indéniablement, d'anciennes obsessions, jointes à de nouveaux fantasmes, peuplent l'esprit confus de la princesse.

Afin de montrer que celle-ci est entrée dans une nouvelle phase et que son comportement est de plus en plus excentrique, l'historienne Mia Kerckvoorde cite une lettre que Charlotte envoie, le 27 février 1869, à son frère Philippe :

Voilà bientôt 24 heures que je suis sans nourriture. J'ai fait une longue promenade cette après-midi, mais je ne puis rien manger, cela me fait tousser et souffrir des heures entières. C'est presque comme à Rome. Veux-tu être le Pape et m'héberger chez toi pour cette nuit ? Je ne te causerai aucun embarras et dormirai n'importe comment. J'ai des quintes qui durent du soir au matin. Je t'attendrai jusqu'à neuf heures.

P.S. Montre cette lettre à ta femme uniquement et n'en parle qu'à elle. (cité par Kerckvoorde, 1981 : 267)³

Le délire d'empoisonnement a donc repris de plus belle, et le sentiment qui domine alors est celui du harcèlement et de la vexation. Selon l'historienne Dominique Paoli (2008 : 237), l'humiliation de son transfert, contre son gré, au *Castelletto* de Miramar, où elle fut enfermée du 11 octobre 1866 à la fin juillet 1867, continue de la heurter. Quant à ses divagations concernant le traitement, somme toute humain, qu'elle y reçut, elles se transforment dans son esprit en persécutions familiales : c'est ainsi qu'elle parle de « méchanceté » à propos de ses frères, voire de « traîtrise » pour Marie-Henriette ; plein de « malveillance » à son égard, son entourage « lui rend la vie insupportable » : « Faites donc que ce jeu de calvaire qu'ils font ici avec moi finisse », écrit-elle à Loysel le 11 avril 1869 (cité par van Ypersele, 1995 : 43).

Charlotte n'est guère plus conciliante envers ses médecins : outre qu'elle les accuse de lui administrer de la morphine en douce⁴, elle prétend, le 25 mars 1869, qu'ils se livrent « soit à des actes de violence sur les objets qu'ils enlèvent de force, soit sur les clés qu'ils prennent même dans les doigts fermés de la main » (cité par van Ypersele, 1995 : 41).

Comme nous le verrons ci-après, les très nombreuses lettres qu'elle rédige entre février et juin 1869 contiennent une telle explosion de ses pensées les plus intimes et secrètes que l'on est en droit de se demander si les médecins qui l'assistent, conscients du « viscéral besoin d'écrire » de cette « infatigable épistolière » (Vankerkhoven, 2012 : 16), n'ont pas décidé de la soumettre à un traitement de choc qui la libérerait de ses phobies par l'écriture et leur permettraient, à eux, de mieux cerner ses troubles. En effet, les missives qu'elle adresse à la même époque, notamment à la comtesse d'Hulst, sont tout à fait rationnelles, alors même qu'elle est au paroxysme de sa crise. Selon Reinach, la dernière lettre sensée, écrite par l'impératrice à sa correspondante favorite, frappée par le deuil, date du 24 mars 1869 :

Ma bien chère Comtesse,
Aujourd'hui, jour de la mort de ma vénérée grand'mère et de la naissance de mon bien-aimé Philippe, j'apprends le coup cruel qui vous a frappée.
Croyez à la part vive et sincère que j'y prends.
Saint-Joseph, patron de la bonne mort, auquel ce mois est spécialement consacré, aura accompagné cette âme chrétienne au Ciel.

¹ Cette lettre est adressée à Henri-Marie Comte t'Kint de Roodenbeke-de Naeyer, à l'ambassade de Belgique à Londres.

² Lettres de Léopold II à la reine Victoria, Archives du ministère des Affaires étrangères, Bruxelles.

³ Archives du Palais royal, Bruxelles, Fonds du comte de Flandre n°128 : Charlotte à Philippe, 27-2-1869.

⁴ Selon Paoli (2008 : 274), on ne trouve dans son traitement aucune trace d'emploi de cette morphine que l'impératrice redoutait tant parce que « cela m'empâte les entrailles, fait pâlir, cerne les yeux, blanchir la langue » : « Et je sais pourquoi on me la donne, c'est ce qui me fâche, elle ne produit pas de douleur mais elle abrutit par suite la puissance de la volonté, c'est cela qui m'offense », écrit-elle le 14 avril 1869 (cité par van Ypersele, 1995 : 42).

Je prie Dieu de vous accorder toutes ses consolations.
 Mon cœur et mes pensées sont avec vous, priez aussi pour moi,
 Et croyez-moi toujours votre tendrement affectionnée,
 CHARLOTTE. (cité par Reinach, 1925 : 372)

S'interrogeant sur les « événements perturbateurs » pouvant expliquer l'altération du comportement de Charlotte après une période assez longue de presque normalité, laquelle avait fait espérer sinon une guérison, du moins un relatif équilibre, Meurice indique que « des lettres que l'impératrice a écrites alors, avec une fougue que l'on ne comprenait pas, peuvent en éclairer les raisons » (Meurice, 2005 : 46). Des lettres auxquelles il convient de rajouter nonante billets⁵ non datés mais qui semblent bien être la suite immédiate de la correspondance à Loysel. « En effet, ils sont tous signés "C. Loysel, Lieutenant-colonel d'État-major" et l'on y retrouve des thèmes identiques à ceux des lettres ou des détails comme sa joie de recevoir à nouveau le journal. Mais ces billets sont très difficiles à comprendre et à interpréter » (van Ypersele, 1995 : 106).

3. Les « lettres de folie »

C'est en effet à cette époque qu'atteinte d'une graphorrhée qui marque un point de non-retour dans son processus délirant, Charlotte rédige, entre le 16 février et le 15 juin 1869, plus de 400 lettres : « Lettres de folie où les thèmes délirants se mêlent et s'entremêlent dans une sarabande infernale : vision christique, changement de sexe, fantasme de fustigation, délire de filiation, obsession de l'empoisonnement » (Vankerkhoven, 2012 : 16).

À vrai dire, comme l'indique la psychanalyste belge Coralie Vankerkhoven, les dates du début et de la fin de cette énorme correspondance sont assez significatives. En effet, une étude chronologique de ces lettres permet de constater qu'elles suivent une courbe sinusoïdale : l'entrée dans le délire coïncide avec la mort tragique du jeune prince héritier Léopold, le seul fils de Léopold II, le 22 janvier 1869 ; le sommet, tant en ce qui concerne le nombre de pages écrites que leur contenu, se situe aux mois d'avril et mai ; enfin, dès la mi-juin, quelques jours seulement après la naissance du prince Baudouin de Belgique⁶, fils aîné de Philippe de Flandre, on assiste, vaille que vaille, à une rémission du délire.

Adressée principalement à Charles Loysel (270 lettres)⁷, mais aussi à Napoléon III (22 lettres), à ses proches (une quarantaine à Léopold II, à Marie-Henriette...), à plusieurs officiers français engagés au Mexique (une soixantaine), aux membres de la famille impériale française (6) et à Maximilien (une lettre), cette correspondance, jamais transmise à ses destinataires et donc restée sans réponse, fut utilisée par ses proches pour connaître le fond de la pensée et l'humeur de la princesse. De fait, bien que l'écriture régulière et soignée ne révèle « aucun signe de folie »⁸, ces nombreux documents bouleversants, répartis sur une période de quatre mois – ceux où Charlotte « bascule » définitivement, outre qu'ils permettent de suivre, semaine après semaine, « sa vertigineuse descente dans la nuit », « apparaissent comme une extraordinaire mise en lumière, au cœur même des ténèbres, de l'attachante personnalité de Charlotte, de sa maladie et de ses causes » (van Ypersele, 1995 : 11-12).

Dès ses premières lettres, écrites à Laeken où elle séjournera jusqu'au 1^{er} mai 1869, Charlotte clame son désir de s'échapper de sa « prison » : la fuite en est le thème principal, « une idée fixe cent fois répétée comme un appel à la vie » (van Ypersele, 1995 : 27). Quoique consciente que son entourage agit pour son bien – et en particulier la reine Marie-Henriette qui, écrira-t-elle le 16 mai, est son « bon ange depuis deux ans » (cité par van Ypersele, 1995 : 94,) Charlotte ne se sent ni libre ni utile. Il est vrai qu'« elle est objectivement prisonnière et réduite à l'impuissance ainsi qu'à une vie dérisoire, cela par la volonté active de sa famille, et particulièrement de ses frères, en premier lieu du roi » (Meurice, 2005 : 47).

Ne pouvant s'évader par ses propres moyens – « l'impuissance que ressent Charlotte est profondément liée à sa féminité » (van Ypersele, 1995 : 28) –, elle appelle à l'aide, s'adressant à Napoléon III et à Charles Loysel pour leur enjoindre de venir la libérer de cet enfer. C'est ainsi qu'échafaudant des plans pour tromper la vigilance de ses gardes, elle propose à ce dernier – à neuf reprises en quelques jours à peine ! – d'accourir à son secours. Exaspérée par son silence, elle fait alors appel à d'autres personnes rencontrées au Mexique, principalement à des officiers français – tels les généraux Auguste Henri Brincourt (13 avril 1869) et Pierre Léonce Détrouyat (14 avril 1869) – mais aussi à Alfred Van der Smissen (20 mai 1869).

À partir du mois d'avril, l'incohérence de plus en plus flagrante des lettres révèle un bouleversement complet de la personnalité de celle qui signe désormais ses envois à Charles Loysel du nom de son destinataire favori et en utilisant une graphie calquée sur celle de l'officier français. Elle s'est donc décidée à changer de

⁵ Ces nonante billets sont adressés au général Douay (64), à « l'Empereur Saint-Cloud » [Napoléon III] (10), à Charles Loysel (6), au « roi Bruxelles » [Léopold II] (5), à la « Reine Spa » [Marie-Henriette] (3) et au lieutenant-colonel Alfred Van der Smissen, le commandant de la Légion des volontaires belges au Mexique (2). Dans son ouvrage, van Ypersele reproduit cinq des billets énigmatiques adressés à Douay (1995 : 106-107). Notons que, dans une lettre qu'il envoi le 6 novembre 1870 à la reine Victoria, Léopold II signale que Charlotte écrit à toutes sortes de personnes (telles que Napoléon et quelques-uns des généraux engagés au Mexique) des billets qui ne sont pas expédiés mais grâce auxquels ses proches connaissent sa pensée.

⁶ Né le 3 juin 1869, Baudouin de Belgique, fils aîné de Philippe de Flandre, décédera en 1891. C'est donc son frère cadet, Albert, qui succédera à Léopold II sur le trône de Belgique en décembre 1909.

⁷ Charlotte en écrivit également quatre à l'attention de l'épouse de Charles Loysel.

⁸ « Au fil des mois, l'écriture se rapetisse au point de devenir illisible, phénomène connu des neurologues et des graphologues, qui n'est pas sans rappeler la taille microscopique des signes tracés par la reine Louise dans certaines de ses missives » (Paoli, 2008 : 243).

sexe et d'identité pour devenir le double de celui pour lequel, au Mexique, elle a peut-être éprouvé un amour platonique.

Dans une lettre datée du 27 avril, Charlotte lui explique qu'une heure plus tôt elle a entendu la voix de Maximilien lui dire : « notre union est rompue. Je ne puis plus jamais te reprendre », c'est dire, ajoute-t-elle, que « le nous qui vient de se défaire ici aura défait le vôtre du même coup, ils étaient solidaires. Nous sommes libres l'un et l'autre » (cité par van Ypersele, 1995 : 65). Probablement deux événements ont ranimé les sentiments de Charlotte à l'égard de Loysel : le mariage de celui-ci à son retour du Mexique, le 2 octobre 1867, avec Louise Le Ray, ainsi que les souhaits d'anniversaire qu'il lui adressa en juin 1868. L'érotomanie qui s'en suivra s'extériorisera aussi dans la vie quotidienne et constitue peut-être la raison principale de son transfert, le 1^{er} mai 1869, à Tervuren, loin des jeunes oreilles des princesses Louise et Stéphanie, nées respectivement en 1858 et 1864. Les scènes de sadomasochisme où elle manie une cravache après s'être déshabillée sont en effet de plus en plus fréquentes. Par ailleurs, lorsque sa belle-sœur ose lui reprocher « sa conduite peu digne », Charlotte lui rétorque qu'elle agit bien malgré elle. « Ce que nous ne savons, hélas, que trop bien » (cité par Paoli, 2008 : 240)⁹, ponctue Marie-Henriette au baron Adrien Goffinet qui gère la maison de l'impératrice. Dans une lettre du 10 octobre, de Tervuren où un détachement de la garde royale, composé de quatre-vingts hommes, a été affecté, le même Goffinet confiera au roi que l'imagination de l'impératrice « est excitée par la vue des militaires qui lui donnent des idées de lutte, de duel, etc. etc. » (cité par Paoli, 2008 : 270).

Bien que sa volonté de fuir et ses idées d'empoisonnement n'aient pas complètement disparu de l'esprit de Charlotte après son déménagement, les thèmes des lettres vont fortement évoluer : « Le contact rationnel avec une réalité insupportable étant largement rompu, "c'est maintenant, dit Devreese, sur un plan imaginaire et symbolique que va se réécrire l'histoire telle qu'elle aurait dû se passer" pour réaliser le destin vers lequel elle n'a cessé – et ne cesse – de tendre avec une intensité inébranlable » (Meurice, 2005 : 47).

Dans la correspondance délirante de Charlotte, trois thèmes fondamentaux sont à distinguer, qui s'entremêlent dès les premières lettres : la quête d'une nouvelle filiation, un changement de sexe et un thème religieux, à savoir un parallèle entre le sort du Christ et celui de Maximilien. Pour Devreese (1997), le nœud dynamique de l'ensemble est l'absence d'enfant (et peut-être l'infertilité ?) à laquelle le délire apporte une solution.

Le premier thème est celui de la construction d'une filiation délirante. Pour ce faire, Charlotte commence par prendre ses distances envers tout ce qui concerne la Belgique, voire par renier son pays. Il est vrai que la mort du seul fils de son frère Léopold II – lequel, par ailleurs, la prive de liberté – alimente son pessimisme sur l'avenir de la dynastie. En revanche, elle se met à valoriser tout ce qui la rattache à la France, « berceau des images maternelles – mère, grand-mère, gouvernante – trop tôt perdues » (Jodelet, 1995 : 7). Ne s'inscrit-elle pas d'ailleurs dans la lignée de Louis XIV dont les Napoléon sont aussi les successeurs ?

De surcroît, en ces années-là, l'empereur des Français a plus que jamais besoin d'aide de sorte qu'il lui faut le rejoindre dès que possible. Ce revirement d'attitude envers Napoléon III, où toute rancœur semble oubliée et s'est même transformée en désir de le servir, a de quoi surprendre, mais, selon Meurice (2005 : 48), il peut être interprété comme une identification à l'agresseur afin d'échapper à la solitude de sa réclusion : n'est-ce pas Napoléon qui a le pouvoir de la libérer ? Par ailleurs, après avoir renié son pays, la princesse se doit de trouver un nouveau père : elle se déclare donc l'héritière adoptive de Napoléon III qui, écrit-elle, sera un « véritable père qui me rendrait plus tard mon époux, comme mon père selon la nature m'a donnée une première fois à lui » (cité par van Ypersele, 1995 : 37). Rappelant à l'empereur des Français qu'elle est la petite-fille de Louis-Philippe, le roi des Français « qui fut le trait d'union entre le trône de votre Majesté et celui de son auguste Oncle [Napoléon I^{er}] », elle se propose de « l'être aussi entre Votre Majesté et les princes ses fils » (cité par van Ypersele, 1995 : 36). Le 29 mars, elle lui précise également qu'« il faut quelqu'un entre l'Empereur et le parlementarisme, entre l'Empereur et la maison d'Orléans. Ce quelqu'un c'est moi. [...] Je puis être un homme » (cité par van Ypersele, 1995 : 51).

Dès lors, Charlotte se focalisera sur sa filiation avec Napoléon I^{er}. À cet égard, Meurice rappelle qu'étant officier de l'armée russe, Léopold I^{er} fréquenta la cour de Napoléon qui l'y remarqua : « ces images suffisent pour asseoir des montages délirants ». Charlotte serait ainsi liée « au Napoléon du ciel (N. I^{er}) qui conduit les armées célestes, et à Napoléon de la terre (N. III) qui conduit les armées d'ici-bas » ; ainsi a-t-elle « retrouvé à la fois un père et un rôle impérial ! » (Meurice, 2005 : 48). Examinant les mécanismes mentaux ici en cause, Meurice propose l'explication suivante : dans la construction de cette nouvelle biographie,

il s'agit de construire un avenir nouveau qui n'existera que dans l'imaginaire, mais qui résoudra enfin les objectifs existentiels absolument contraignants. C'est ce qu'on vient de voir pour un rôle impérial. Mais Charlotte a fait la douloureuse expérience, comme princesse aussi bien que comme impératrice, qu'en tant que femme elle est impuissante. Or, elle sent en elle des capacités qui sont généralement celles des hommes. [...] On va maintenant la voir revendiquer résolument sa masculinité. (Meurice, 2005 : 49)

En toute logique, le deuxième thème sera donc celui du changement de sexe, de son indispensable mutation en homme comme seul remède à sa détresse. « Choix ou destin ? », s'interroge Vankerhoven, car ce côté viril était prégnant chez la princesse dès son enfance : n'était-elle pas la « miniature » de son père, lequel en vint même à regretter qu'avec toutes les « qualités essentielles » dont le ciel l'avait pourvue, elle ne fût pas un jeune monsieur ! Ce souhait, Charlotte le reprendra presque mot pour mot, le 31 mars, dans

⁹ Archives du palais royal, Bruxelles, Fonds Goffinet. Archives de la reine Marie-Henriette.

une lettre à Loysel : « Il y a donc beaucoup à parier que si subitement je me trouvais transformée en militaire, j'en aurai (*sic*) les qualités essentielles [...] et je tâcherai [...] à apprendre les connaissances qui me manqueraient » (cité par Vankerkhoven, 2012 : 94-95).

Si elle désire changer de sexe, c'est tout d'abord pour pouvoir s'enfuir : ainsi passe-t-elle progressivement, durant les mois de mars et d'avril, du « Si j'étais homme » (22 mars) à « Je puis être un homme » (29 mars) et à « Je veux être homme » (23 avril). Ensuite, parce que « devenir homme, c'est naître une seconde fois » (11 mai) (cité par van Ypersele, 1995 : 96). Cette nouvelle vie, il lui faudra la vivre en tant qu'homme afin de pouvoir jouer le rôle auquel elle se sent destinée : « Si j'avais été homme en 1864, [...] Queretaro aurait été épargné », écrit-elle, le 26 mars 1869, à Loysel (cité par van Ypersele, 1995 : 47). Vraisemblablement, elle se rappelait alors les observations faites par sa grand-mère Marie-Amélie lui recommandant un peu moins de superbe et davantage d'humilité, ou le camouflet essuyé à Mexico quand un geste méprisant de Maximilien l'obligea à quitter le Conseil des ministres. De plus, elle qui s'est déclarée capable de conduire une armée ne se doit-elle pas, pour réaliser ce rêve, de devenir un homme ? Et pas n'importe lequel ! « Je veux devenir officier » (cité par van Ypersele, 1995 : 47).

Dans ses lettres à Loysel que, dans un premier temps, elle signe « Charlotte », « Ch. » « C. », puis « Charles », « C. L. », « C. Loysel », Charlotte passe par plusieurs stades : elle assume progressivement le rôle de l'homme et attribue à Loysel celui de la femme¹⁰. Dès le 5 mai, elle termine sa missive de cette manière : « Je vous embrasse, Loysel, et suis / Votre affectionné frère et ami / C. Loysel, / Lieutenant-colonel d'État-major » (cité par van Ypersele, 1995 : 139). Le 23 avril, elle lui a proposé de l'épouser et, puisqu'elle est devenue un homme, c'est bien à elle de lui demander sa main, comme elle le précisera à plusieurs reprises. Devenus les « héritiers adoptifs de Napoléon » (26 mars 1869, à Loysel ; cité par van Ypersele, 1995 : 49) et étant mariés, ils pourront enfin mener à bien leur mission et accomplir leur destin grandiose : sauver Dieu, la France et le monde.

À ses yeux, cette union est « le mariage de deux âmes, non de deux corps, et une union militaire », précise van Ypersele (1995 : 68), car Loysel se doit d'être et de rester soldat : elle se refuserait en effet à l'épouser s'il lui venait l'idée de quitter l'armée. Néanmoins, « il y a quelque ambiguïté dans cette problématique qui agite genre, force militaire, amour... et sexe », car « si elle affirme d'abord son amour pour Loysel avec tendresse, puis avec force, elle le répète ensuite à un point tel que de l'exaltation – qui n'est jamais satisfaite par une réponse – elle passe à l'exaspération puis à la perversion » (Meurice, 2005 : 49). C'est en effet à ce moment qu'apparaît dans ses lettres l'obsession du duel, qu'elle propose non seulement à Loysel mais aussi à d'autres officiers présents au Mexique. Ainsi, le 16 avril :

Nous plongerons et replongerons les épées l'un dans l'autre le plus possible car je pense que cela rehaussera la chose et aussi pour qu'elles soient bien trempées, car elles doivent être rouges jusqu'à la garde pour que nous puissions honnêtement les léguer aux deux Napoléon I^{er} de la terre. Nous nous labourerons tout à fait avec, je ne fais que cela en idée... (cité par van Ypersele, 1995 : 83)

Le cérémonial proposé intégrera, dès le 22 avril, une séance préalable où Charlotte subira la cravache !

La voie des comportements dits pervers est maintenant ouverte. Et Charlotte, après une violente crise de dépression, s'y engage complètement : lasse d'attendre en vain, elle se met à se fouetter elle-même, le 13 mai. Elle y découvre une véritable jouissance, retrouve le goût de vivre et conseille, généreusement, à Loysel d'en faire autant. (van Ypersele, 1995 : 85)

Et, ce même jour, de décrire en détail le rituel :

Voilà comment cela commence ; il me prend une furieuse envie d'être fouettée. J'ôte mon pantalon [...], je m'étends sur le canapé à plat, le derrière le plus rebondi possible à découvert, [...] et je fouette de manière à ce que cela cingle et laisse des ampoules. (cité par van Ypersele, 1995 : 85-86)

Sans doute faut-il tenir compte de la portée que représente cette (re)découverte de la jouissance chez cette femme d'une petite trentaine d'années qui n'a plus eu de relation sexuelle depuis bien longtemps. Bien qu'elle n'y parvienne que par une voie obscure, « cela lui permet de vivre une relation affective à un niveau imaginaire » (Meurice, 2005 : 50). Alors que ces séances lui procurent une « véritable jouissance », « cela, précise-t-elle, fait un vrai bien à la santé et l'on ressent dans l'âme la satisfaction de prouver que l'on est

¹⁰ S'interrogeant sur les raisons pour lesquelles Charlotte choisit Charles Loysel comme destinataire privilégié de ces 270 lettres « plus enflammées les unes que les autres », Vankerkhoven rappelle le rôle joué par celui-ci, au Mexique, comme homme de confiance de Maximilien et considère qu'il faisait partie des intimes du couple impérial. D'ailleurs, dès 1865, certaines lettres de l'impératrice à son père reflètent la considération, voire l'admiration, qu'elle éprouve pour cet officier. Toutefois, selon Vankerkhoven, le choix de Loysel repose fondamentalement sur d'autres motivations : outre la proximité des prénoms – Charles/Charlotte – c'est aussi le nom *Loysel* qui est à même de requérir cette fixation : « à croire qu'à nouveau, la présence en filigrane de Napoléon est toujours agissante car Loysel résonne étrangement comme... l'oiselle, pendant féminin de l'Aigle impérial. / Charlotte voue à cet aigle, à l'étendard impérial qui le supporte, un amour sans bornes. [...] / De plus, que Charles Loysel ait une femme portant le même prénom que la mère de Charlotte, la tant regrettée Louise-Marie, ne serait également pas anodin. [...] Enfin, l'attachement de Charlotte pour les titres est connu : peut-être que le patronyme de Louise... Leroy [en réalité, elle se nomme Louise Le Ray (<https://gw.geneanet.org/jbitterlin1?lang=fr&n=loysel&p=charles+joseph+marie>)] a-t-il pu également faire signe ? Leroy, par ailleurs, dédoublé en Mme Maréchal en d'autres circonstances. / Enfin, toujours en décomposant Loysel, n'y entend-on pas Loi-Elle ? / La conjonction des éléments avancés peut probablement expliquer que "Loysel" n'ait pu laisser Charlotte indifférente. / En tant que signifiant, ne condense-t-il pas à lui seul tous les idéaux auxquels Charlotte se voue : empereur, armée, Napoléon, etc. Plus paradoxal peut-être est de constater qu'alors que Charlotte se veut endosser Charles, "Loysel" sonne comme un appel au féminin. "Charles Loysel" signifierait-il en un patronyme unique la réconciliation totale des deux sexes ? » (Vankerkhoven, 2012 : 90-93).

véritablement brave » (cité par van Ypersele, 1995 : 86). C'est dire que l'épreuve de la cravache lui permet d'une part de prouver son courage à tout crin, d'autre part de montrer qu'elle est digne de porter l'uniforme militaire et qu'elle se sent à la hauteur de son rang et de sa mission... « La cravache remplace la prière : jusqu'ici Charlotte demandait à Dieu de réaliser ses désirs, maintenant elle se fouette pour obtenir les mêmes choses. Cravache et prière ont donc la même fonction » (van Ypersele, 1995 : 87).

Si, à cette même époque, elle se met à provoquer en duel toute une série de personnes, c'est « de la main de Loysel qu'elle désire mourir en premier lieu... », signale van Ypersele (1995 : 87) qui précise toutefois que « la mort n'est qu'un mot dans un univers de mots et ne correspond plus à aucune réalité », car « le projet de Charlotte n'est pas de mourir, mais bien de fuir ce monde qui la persécute et l'enferme, d'accomplir une mission, de trouver une nouvelle raison de vivre » (van Ypersele, 1995 : 89). Victime de crises de dépression successives, « tous ses désirs se bris(a)nt sur le mur impitoyable du réel », impuissante et épuisée, Charlotte s'enfonce de plus en plus « dans les chemins délirants d'une vie imaginaire » (van Ypersele, 1995 : 97).

Associé aux deux premiers thèmes, le troisième, de nature religieuse, se base en partie sur des raisonnements analogiques. Injustement condamné à mort et exécuté au *Cerro de las Campanas*, entouré de deux autres suppliciés – les généraux Miguel Miramón et Tomás Mejía –, Maximilien n'offre-t-il pas en effet quelque similitude avec le Christ « sacrifié à Queretaro » (cité par van Ypersele, 1995 : 35) ? De plus, à Miramar, avant même que Maximilien ne fût exécuté, le docteur Jilek n'avait-il pas placé une couronne d'épines¹¹ autour de la couronne impériale, ce qui, selon Paoli (2008 : 273), put déséquilibrer un peu plus l'impératrice ? Ainsi, « après lui avoir été comparé, l'empereur Maximilien deviendra réellement le Christ dans le monde délirant de Charlotte » (van Ypersele, 1995 : 35). La longue lettre qu'elle écrit à Loysel le 9 avril ne laisse aucun doute à ce sujet : « Vous étiez au pied de la croix, vous y fûtes à Mexico et l'apôtre Judas était à Queretaro. Miramon et Mejia furent les deux larrons » (cité par van Ypersele, 1995 : 57).

Comme l'indique Meurice (2005 : 50), dans les assemblages nombreux et variés que Charlotte va composer apparaissent plusieurs trinités, la principale étant composée par Napoléon III qui est Dieu, Maximilien, le Christ ressuscité, et elle-même, qui est le Saint Esprit, mais aussi la Sainte Vierge. Le 8 mai, elle annonce à Napoléon III sa mission divine et lui explique qu'avec Loysel, ils forment une « Trinité des Messies » (cité par van Ypersele, 1995 : 94). Le fait que Charles Loysel habite « au n°8 de la rue saint Jean-Baptiste » à Paris (5 mai, cité par van Ypersele, 1995 : 103), n'est-ce pas le signe inéquivoque qu'il est le prédécesseur du Messie humain ? Les trois années pendant lesquelles elle a été enfermée, Charlotte les assimile ainsi aux trois jours que le Christ passa au tombeau avant de ressusciter tandis que l'entourage est comparé aux apôtres...

L'omniprésence, dans la correspondance de Charlotte, de l'univers religieux ainsi que des notions de service, d'abnégation et de sacrifice, indique qu'elle rêve encore de réaliser les idéaux absolus qu'elle n'a pu concrétiser outre-Atlantique. Ne lui reste donc plus que son monde imaginaire où elle puisse être digne de ces hauts principes qui, transmis dès son enfance, « n'ont jamais été symboliquement intégrés et réapparaissent totalement pervertis dans ses délires » (van Ypersele, 1995 : 52). Présentant ses délires mystiques comme des visions : « J'ai vu en esprit » (cité par van Ypersele, 1995 : 52), Charlotte se sent désormais investie d'une mission divine : Dieu lui enverra, pour la seconder, une gigantesque armée chargée de manifester la vérité sur terre. Comme le précise van Ypersele,

ce monde céleste est le lieu où l'impératrice, réduite à l'impuissance, réalise tous ses fantasmes : univers apocalyptique où se joue l'avenir du monde et de Dieu, batailles grandioses entre les armées du ciel et de l'enfer, victoires éclatantes de personnages bibliques et triomphe de la France au firmament de la terre ! Voilà Charlotte au sommet du monde, digne de sa grandiose mission, sauvant Dieu – le Père. Mégalomanie. Alors, enfin, elle accède à la vie. L'échec mexicain est effacé. Délire. Ce rempart fragile cache mal le sentiment d'inexistence et de vide qui l'habite plus profondément. La mégalomanie de Charlotte n'est, en fait, que la recherche désespérée d'un droit à l'existence. (van Ypersele, 1995 : 52)

Malgré son caractère profondément délirant, cette énorme correspondance constitue indéniablement un précieux témoignage historique sur toute une époque, tant en Europe qu'au Mexique, ainsi que sur le vécu tragique de l'un de ses acteurs centraux : « L'analyse de ces lettres montre ce qui a marqué jusqu'à la folie l'impératrice du Mexique et met par là en lumière l'importance et la manière dont ont été vécus certains événements fondamentaux de cette triste épopée » (van Ypersele, 1995 : 12). Témoignage aussi sur les valeurs et les idéaux d'une strate de la haute société du XIX^e siècle : « honneur, devoir, sacrifice », sur les principes austères et mortifères qui lui furent inculqués par son père et par son confesseur. Cette perfection vers laquelle il lui fallut tendre pour conquérir son droit à une existence pleine à une époque où ce privilège n'était pleinement réservé qu'à une certaine gent masculine – et ce, malgré « le féminisme naissant, l'émancipation qui s'ébauche dans le monde des lettres et des arts, [...] et la volonté de conquête de rôles jusqu'alors dévolus aux hommes » (Jodelet, 1995 : 7-8) – la jeune femme crut pouvoir s'en approcher en coiffant la couronne impériale et en épaulant au mieux son époux. Assurément, le cuisant échec essuyé au Mexique constitua « la destruction insupportable d'un rêve : celui d'exister » (van Ypersele, 1995 : 114).

De quoi en perdre la tête et la raison ! Recluse dans une prison dorée, Charlotte prit la plume pour briser le silence et l'oubli où les siens prétendaient la confiner. « Par ces missives, elle tente de s'incarner en tant que présence, de rappeler au monde qu'elle compte et se compte même si cela est dans une généalogie délirante. Écrire est acte de survie et de mémoire » (Vankerkhoven, 2012 : 168). Transférée au château de

¹¹ Après l'annonce de la mort de Maximilien, Metternich, qui se trouve à Paris, part pour Vienne, profondément touché de voir à quel point Napoléon III est « désespéré d'avoir contribué à un aussi horrible dénouement en engageant l'empereur Maximilien à accepter cette couronne d'épines » (cité par Castelot, 2002 : 457).

Bouchout en avril 1879, peu après l'incendie qui réduisit en cendres celui de Tervuren, plongée dans un délire chronique avec ses hauts et ses bas, la princesse belge y passera les cinquante-huit années qui lui restaient à vivre. Dans le grand salon qui, à l'étonnement des visiteurs, ressemblait davantage à l'atelier d'un peintre, outre le piano à queue sur lequel elle jouait de temps à autre l'hymne du Mexique, se dressait un portrait en pied de Maximilien, qu'elle était la seule à pouvoir toucher. Leur dialogue intime ne s'acheva qu'en janvier 1927.

4. Épilogue

Dans son roman flamboyant *Un voyage avec Carlota, au cœur de la folie*, Blanche Coudurier se livre à de nombreux commentaires sur cette correspondance incontournable pour comprendre la tragédie vécue par Charlotte tout comme ses désirs les plus secrets et les maintes frustrations qu'elle dut supporter. La romancière, qui considère que les six décennies de vie occultées pendant lesquelles la recluse fut confrontée à quantité de médisances et à un entourage totalement aveugle à sa souffrance exigent davantage de transparence, démontre combien « la fiction peut constituer une réparation du vécu historique » (Bénil, 2020 : 420).

Avec Coudurier, on ne peut que regretter qu'au terme de ces cinq mois de délire épistolaire, la flamme se soit éteinte et que Charlotte n'ait point mis à profit ses indéniables qualités d'écrivaine pour rédiger son propre roman mexicain.

Soixante ans passés dans la réclusion et le délire. Soixante ans à tenir jour après jour, avec le secret espoir qu'un jour son malheur, sa souffrance, la félonie soient reconnus, que Justice lui soit rendue. Et elle dira alors qu'il y a eu maldonne, et qu'elle, Charlotte, elle EST. (Coudurier, 2009 : 259)

Aussi, dans les dernières pages de son récit, Coudurier émet-elle un vœu et formule-t-elle un regret :

Un jour, un éditeur se prendra de passion pour [Charlotte], et publiera tout ce qu'elle a écrit. La correspondance de l'enfance, celle du Mexique, chef d'œuvre de mise en scène, celle de Miramar, les lettres à Loysel, celles sous le nom de Charles Loysel, les derniers billets de 69 à Tervueren, plus d'autres qu'on retrouvera et lira enfin. On dira : – Un Monument. La Folie se générant, s'épanouissant. Un Monument. Et, conclura-t-on, un écrivain.

Mon regret, que Charlotte ne soit pas devenue écrivain.

Ecrivain, et non pas écrivaine ?

Je maintiens écrivain. Et je maintiens mon pari. Que Charlotte sera publiée. Alors, on verra.

On verra quoi ?

Je ne sais trop. Mais on verra Charlotte sous un nouveau jour, dans sa totalité. Du moins dans tous ses morceaux rassemblés.

Pour certains, elle restera l'Ambitieuse. L'insupportable Mama Carlota.

On a tant dit, peut-on dire plus. Mais par toute sa correspondance réunie, enfin on entendra le kaléidoscope des voix de Charlotte. Il y avait tant d'autres Charlottes possibles que jamais on n'a entendues. En elle Charles criait. Charlotte femme, tant et tant avait été bafouée... Charlotte sensuelle, amoureuse, on l'a un peu entrevue.

Charlotte mère, jamais on n'a entendu.

Ni le féminin, ni le masculin, qui en elle n'ont pu se réaliser. (Coudurier, 2009 : 245)

Références bibliographiques

- Bénil, André, (2020) *Légendes, intrigues et médisances autour des « archidupes »*. Charlotte de Saxe-Cobourg-Gotha, princesse de Belgique / Maximilien de Habsbourg, archiduc d'Autriche. Récits historique et fictionnel. Bruxelles, Peter Lang, Éditions scientifiques internationales. DOI: www.doi.org/10.3726/b16697
- Castelot, André, (2002) *Maximilien et Charlotte du Mexique. La tragédie de l'ambition*. Paris, Club Le Grand Livre du Mois (1^e éd : Paris, Perrin, 1977).
- Coudurier, Blanche, (2009) *Un voyage avec Carlota, au cœur de la folie*. Paris, L'Harmattan.
- Defrance, Olivier, (2012) *Ramener Charlotte. La mission du baron Adrien Goffinet à Vienne et Miramar - juillet 1867*. Bruxelles, Fondation Roi Baudouin.
- Devreese, Daniel, (1997) « Van de Franse lelie naar de adelaar van Napoleon, de waan van keizerin Charlotte van Mexico », *Belgische Tijdschrift voor Nieuwste Geschiedenis*, Vol. XXVII, n°3-4, pp. 351-387.
- Jodelet, Denise, (1995) « Préface » in van Ypersele de Strihou, Laurence, *Une impératrice dans la nuit. Correspondance inédite de Charlotte de Belgique (février - juin 1869)*. Ottignies - Louvain-la-Neuve, Quorum, pp. 5-8.
- Kerckvoorde, Mia, (1981) *Charlotte, la passion et la fatalité*. Paris & Gembloux, Duculot.
- Meurice, Émile, (2005) *Charlotte et Léopold II de Belgique. Deux destins d'exception entre histoire et psychiatrie*. Liège, Éditions du Céfal.
- Paoli, Dominique, (2008) *L'Impératrice Charlotte. « Le soleil noir de la mélancolie »*. Paris, Perrin.
- Reinach Foussemagne, Hélène, (de) (comtesse) (1925) *Charlotte de Belgique, Impératrice du Mexique*. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, Imprimeurs-éditeurs.
- van Ypersele de Strihou, Laurence, (1995) *Une impératrice dans la nuit. Correspondance inédite de Charlotte de Belgique (février - juin 1869)*. Ottignies - Louvain-la-Neuve, Quorum.
- Vankerkhoven, Coralie, (2012) *Charlotte de Belgique : une folie impériale*. Lormont - Bruxelles, Éditions le Bord de l'Eau, Col. La Muette.